

AVANT QUE J'OUBLIE...

Volume 1, numéro 6 - JUIN 2009

Juste à temps pour célébrer le 20^e anniversaire de la Fête franco-albertaine, du 3 au 5 juillet à Saint-Paul, « Avant que j'oublie » vous présente un numéro où cette ville est à l'honneur. Un historique écrit par Mme Nathalie Kermaal se trouve à l'intérieur. Savez-vous comment a commencé la tradition de la Fête franco-albertaine? L'entrevue de la dernière page vous replongera dans l'essence des valeurs de cette tradition. L'équipe vous souhaite de belles vacances, il n'y aura pas de parutions du cahier historique pendant l'été, mais il sera de retour dès la première semaine de septembre. Il n'y a pas de concours et d'anniversaires pour ce numéro; tout sera de retour à l'automne. Dès lors, le journal « Avant que j'oublie » paraîtra toujours dans le premier numéro du Franco du mois. Bon été!

« La p'tite histoire » d'un couple courageux, Médard et Anita (Durocher) Richard

Nombreux sont les « homesteaders » qui ont perdu leur première épouse. Notre père fut un de ces pionniers si cruellement éprouvé.

Médard Richard n'avait que 16 ans en 1912 lorsqu'il quitta la maison paternelle de St-Alphonse (Joliette, QC), pour suivre ses trois frères aînés (David, James et Oscar).

Notre père a dû attendre deux ans avant de faire sa demande pour son « homestead » à Normandeu en Alberta. Les archives de la province indiquent qu'il l'a obtenu le 23 août 1915 et qu'il aurait bâti sa maison en avril 1920. C'est qu'entre-temps, en 1918, il a été appelé au service militaire pour la Première Guerre mondiale. Son bataillon passa plusieurs mois en Angleterre.

Puis, la veille de la traversée de la Manche pour aller en France; grand répit... l'armistice est imminent. Quelques semaines plus tard, la guerre est terminée! Il revint au Canada sur le bateau *Aquitania* en 1919, un jeune homme très, très soulagé; heureux de rentrer au pays et anxieux de retourner à son homestead. Mais il lui fallait une compagne!

Parmi les gens arrivés du Québec, il y avait la famille Louis Robert qui comptait une jolie fille du nom de Delphine. Papa nous disait qu'elle était toujours d'humeur égale et qu'elle chantait comme un rossignol! Assurément, une bonne compagne pour un jeune pionnier... la Providence y était pour quelque chose!

Médard et Delphine se sont mariés en l'église Sainte-Cécile de Normandeu, le 16 janvier 1922. Mais le malheur les attendait au tournant



Médard Richard lors de la Première Guerre mondiale. Il a servi plusieurs mois en Angleterre.



Anita et Médard Richard lors de leur mariage en 1929.

du chemin... Delphine est décédée, suite à son premier accouchement. Médard enterra sa bien-aimée et son premier-né (un fils) le lendemain de Noël 1922, 11 mois après leur mariage.

La tristesse dans l'âme, Médard se remit au travail. Parfois, fatigué après sa longue journée au travail et sans personne au foyer pour le recevoir, il se décourageait... Il nous a souvent raconté qu'une de ces fois, épuisé, il s'était endormi, appuyé sur le dossier de sa chaise. À son réveil, Delphine était devant lui! Il se leva pour la prendre dans ses bras... c'était une vision!

L'ennui et la solitude furent donc ses compagnons pour les sept années qui suivirent... En 1928, il a commencé à fréquenter une autre jolie fille, Anita Durocher de Fort Saskatchewan. Les fréquentations se firent à distance... La date du mariage fut bientôt fixée au 5 février 1929 en l'église de Fort Saskatchewan.

La maison du « bachelor » a vite changé d'allure... des rideaux ont encadré les cinq petites fenêtres, les chaudrons furent polis, les linges à vaisselle et les serviettes furent blanchis et sûrement que le balai ne fit plus les coins ronds! Ce n'est pas pour rien que les nièces d'Anita l'appelaient *Ma Tante la Moppe!*

En plus d'avoir trouvé un nouvel amour et une compagne vaillante et organisée, il avait une femme très forte physiquement, une femme avec beaucoup de résistance qui pouvait l'épauler à faire les foins et à défricher la terre.

Le premier bébé ne tarda pas à venir. Leur fils Étienne est né le jour de l'anniversaire de naissance de sa Maman... un beau cadeau! Sept autres enfants sont nés de ce mariage dont quatre survécurent : moi-même Juliette, Paul, Denise et Marie.

Au cours de leur vie, mes parents ont perdu leurs deux fils : Étienne est décédé à 36 ans et Paul lui, avait seulement 11 ans. Perdre un enfant n'est jamais facile pour des parents... la perte de leurs deux fils les a vraiment accablés!

Nous avons beaucoup de bons souvenirs de nos parents et de notre jeunesse. Papa était un grand sentimental. Il aimait chanter et était poète à l'occasion. Maman était une femme très forte physiquement. Elle était heureuse dans sa cuisine où elle excellait à faire du sucre à la crème, des biscuits à la mélasse et des pets de sœur. Mais, elle épaulait aussi notre père dans tous les travaux de la ferme.

Nos parents prirent leur retraite bien méritée à Lac La Biche en 1961. Ils reposent dans le cimetière de Lac La Biche. Comme tous les autres vaillants pionniers de Normandeu et de l'Alberta, il ne faut pas les oublier.

Collaboration de la Société généalogique du Nord-Ouest, Juliette Richard et Denise Ulliac-Merta



La première épouse de Médard, Delphine.

De Saint-Paul-des-Métis à Saint-Paul

L'année 2009 marque le centenaire de l'ouverture de Saint-Paul-des-Métis à la colonisation canadienne-française. Bien que la communauté existe depuis 1896, il est intéressant de noter que l'on marque l'anniversaire de l'arrivée des Canadiens français dans la région, passant ainsi sous silence le passé métis de cette communauté.

L'ouverture de la colonie métisse aux Canadiens français a, certes, suscité au fil des années des débats notamment auprès des historiens, mais a aussi laissé de profondes cicatrices dans le cœur des familles métisses qui ont été obligées de quitter Saint-Paul pour aller s'installer ailleurs. Avec le temps, Saint-Paul est devenu une ville dynamique qui compte aujourd'hui autour de 5 441 habitants (chiffre de 2006).

Saint-Paul-des-Métis : un projet philanthropique

Historiquement, Saint-Paul-des-Métis est un projet intéressant dans la mesure où il découle d'une volonté autre que celle des Métis, eux-mêmes, de créer leur propre communauté. Le père Albert Lacombe est au centre de ce projet puisque c'est lui qui le conceptualise, mais qui en assure aussi le financement, notamment à travers le lobby qu'il fait auprès du gouvernement fédéral, mais aussi auprès de donateurs bienveillants.

Lacombe connaissait très bien les Métis puisque déjà, en 1849, lorsqu'il était jeune prêtre à Pembina, il les avait suivis dans la plaine lors des grandes chasses aux bisons. Une fois arrivé dans la région d'Edmonton dans les années 1850, il les côtoie à nouveau au Lac Sainte-Anne, puis en 1861 à Saint-Albert. Des Métis l'accompagnent souvent dans ses déplacements et ils constituent une main-d'œuvre indispensable pour les missions à travers la province notamment pour le transport des marchandises.

En fait, Albert Lacombe a consacré une bonne partie de sa vie à œuvrer auprès des peuples autochtones de l'Alberta. D'ailleurs, il n'hésitait pas à se plaindre auprès de ses supérieurs lorsque d'autres occupations le privaient trop longtemps de ses missions « indiennes ». On remarque aussi dans sa correspondance qu'il a beaucoup de respect pour les Métis, toutefois ce respect est souvent entrecoupé d'élan moralisateurs et paternalistes.

En 1895, touché par la destitution des Métis de l'Ouest canadien, Lacombe propose dans son « plan de rédemption des Métis » d'établir une « réserve » pour leur permettre de passer d'une vie nomade à une vie sédentaire et, qu'à l'image des Canadiens français, ils deviennent de bons agriculteurs. Au fur et à mesure que les colons euro-canadiens colonisaient l'Ouest, les Métis, eux, voyaient peu à peu leur réalité et leur vie quotidienne se transformer. Les événements de 1869 à la Rivière-



Dans la région de Saint-Paul, en pleine saison de battage en 1915.

Rouge et les troubles de 1885 à Batoche avaient eu pour effet de les appauvrir, de les disperser à travers l'Ouest et, finalement, de les marginaliser.

Il fut témoin de l'échec du système de concessions de terre (scrip) imposé par le gouvernement fédéral « dans le but d'éteindre le titre ancestral » des Métis prévus par l'article 31 de la *Loi de 1870 sur le Manitoba*, et en vertu de la *Loi des terres fédérales* de 1879 ainsi que les abus de confiance et les pratiques frauduleuses dont furent victimes les Métis. Lacombe propose alors au gouvernement conservateur de Macdonald, puis au gouvernement libéral de Wilfrid Laurier, ni plus ni moins une alternative.

Dans un mémoire envoyé au premier ministre Laurier en 1896, Lacombe écrivait : « Considérant que cette nation métisse devient de plus en plus misérable et pauvre, à mesure qu'elle se trouve davantage en contact avec l'élément blanc et que l'avenir semble s'annoncer plus sombre, nous avons cru tenter quelque effort de rédemption en faveur de ces gens, auxquels nous sommes dévoués et attachés par les liens de la religion et du patriotisme ».

Il pensait que pour sauver les Métis de la déchéance il était nécessaire d'établir une zone étanche entre ces derniers et les colons blancs. Malgré les restrictions budgétaires, le gouvernement fédéral octroie une subvention de 2000 \$ au père Lacombe.

Saint-Paul, situé près de la réserve indienne de Saddle Lake, est donc établi en 1896 sur 92 160 acres de terrain mis de côté par le gouvernement fédéral pour les Métis. La terre restait la propriété de la Couronne, cependant Lacombe avait signé un bail de 99 ans avec le gouvernement pour une somme de 1 \$ par année. Les terres ne pouvaient être ni aliénées, ni hypothéquées.

Quatre autres parcelles furent mises de côté pour l'église, l'école et le presbytère. Chaque famille devait recevoir 80 acres, en plus du bétail, de l'équipement agricole, ainsi qu'un accès aux terres collectives de foin,

de pâturage et de bois. En outre, afin d'éviter les problèmes, l'alcool était interdit, et quiconque en apportait devait être expulsé de la colonie.

Le père Lacombe étant déjà avancé en âge, confia au père Adéodat Thérien d'organiser et de maintenir la colonie. Aux trois familles déjà installées en 1896 (celles de Simon Desjarlais, de Joseph Cardinal et de Pierre Desjarlais), 30 familles originaires de l'Alberta et de la Saskatchewan suivent.

En 1897, le nombre atteint 50 familles. Chapelle, presbytère, scierie et moulin sont construits puis les missionnaires oblats, assistés des sœurs de l'Assomption, décident d'édifier un internat pour assurer l'éducation des enfants de la communauté.

Malgré les succès des premières années, par la suite, un certain nombre de problèmes viennent miner les efforts des missionnaires et des Métis. Outre les feux de prairie et la grêle, le 15 janvier 1905, un incendie détruit l'école. À cela devait s'ajouter le manque de financement, d'équipement et de bétail ainsi que l'éloignement des fermes les unes des autres.

En 1908, le bail est résilié et un an plus tard, la colonie est ouverte aux Canadiens français. D'après la biographe du père Lacombe, Katherine Hughes, le vieux missionnaire aurait été fort affligé des déboires de Saint-Paul-des-Métis : « Mon Dieu, comme cela est triste! ... Personne aujourd'hui ne peut comprendre mon malheur, mon chagrin, ma désillusion. Je descendrai vers ma tombe, l'affliction dans l'âme. Mes pauvres Métis! ... Je ne puis que pleurer en secret ».

Pour le gouvernement fédéral, le projet était voué à l'échec, car les Métis manquaient de motivation et ne sont pas venus en assez grand nombre s'installer à Saint-Paul. Puisque les capitaux manquaient, la seule alternative était d'ouvrir la colonie à de nouveaux colons pouvant vivre de l'agriculture et ne nécessitant aucune aide fédérale. Les Métis, quant à eux, considèrent que l'Église, le gouvernement et les Canadiens français sont responsables de l'échec de la colonie. Les

promesses du début ayant laissé place, selon eux, à l'avidité et au mensonge. Mécontents de ne pas avoir été consultés, ils décident d'envoyer une pétition à Ottawa dénonçant l'ouverture de la colonie aux colons canadiens-français toutefois cette dernière restera sans écho.

Saint-Paul devient une communauté canadienne-française :

Le père Thérien, réalisant qu'il était impossible de continuer à gérer la colonie sur les bases proposées par le père Lacombe, recommande de transformer le plan original et d'ouvrir la colonie aux colons blancs. Une des photos les plus célèbres de l'époque est certainement celle des Canadiens français faisant la queue devant la porte de l'Agence des terres à Edmonton. Pendant trois jours, 500 d'entre eux attendent, nuit et jour, de faire inscrire leur numéro de terrain.

Le 10 avril 1909, 450 homesteads sont retenus. Quoique les pionniers soient surtout des Canadiens français venus du Québec, il y a parmi eux des Métis, comme la famille Garneau, désireuse de rester dans la région ainsi que des colons venus d'Ukraine et de Grande-Bretagne. Parmi les noms des pionniers, on trouve, entre autres, des Beaudin, des Carrier, des Doucet, des Duteau, des Fontaine, des Girard, des Hurtubise, etc. Grâce à cet afflux de population, rapidement, la ville prend de l'essor. Si en 1909, Saint-Paul-des-Métis est un hameau, dès 1936, ce dernier devient village et



Des métis en compagnie de C

Nathalie Kermaal, (mon ancienne) professeure en histoire, nous raconte une des plus vieilles communautés franco-albertaines : Saint-Paul. Cette histoire est une étude de cas non seulement de l'histoire de notre communauté francophone, mais de l'histoire de la plus grande communauté ouestrienne. Les grands chapitres de l'histoire francophone illustrés dans cet article incluent le déracinement et le déplacement des peuples autochtones, le rôle des communautés religieuses, les tensions entre les Métis et les Canadiens français nouvellement arrivés, le rôle des francophones dans l'érection d'institutions publiques (hôpitaux et école), puis l'éclosion et le renouveau de la vitalité francophone. La piste d'atterrissage, j'avoue, est une spécificité Saint-Pauloise qui se duplique moins facilement.

Mais les grandes lignes de cette histoire sont aussi tirées de l'histoire des Prairies canadiennes. Une ruée vers les terres agricoles gratuites et convoitées a tiré des centaines de milliers de Canadiens français, Ontariens, Mormons américains, Mennonites russes, Ukrainiens, Allemands, Scandinaves, Belges et autres. L'exploit organisationnel, en seulement quelques décennies, était impressionnant : 11 traités avec les Premières nations et l'implantation de millions d'âmes du globe nordique aux milliers de terres quadrilatérales.

Mais avec ces transformations fondamentales sont nées les tensions culturelles ressenties encore à ce jour dans l'Ouest, incluant l'érosion des fondements originaux autochtones et ensuite francophones des premières institutions et une force gravitationnelle assimilatrice vers la langue et la culture globalisante dans l'Ouest pour presque tous les peuples. La réussite identitaire était l'intégration vers une identité ouestrienne, quasi américaine.

On dit souvent qu'il est important de ne jamais oublier d'où vient cette communauté franco-albertaine; à quoi elle a survécu, contre quoi a-t-elle résisté? L'histoire de Saint-Paul incarne cette expérience pour nous tous.

par Denis Perreux, directeur général de l'ACFA



prend le nom de Saint-Paul. La ville se dote d'un conseil municipal et au fur et à mesure plusieurs institutions se mettent en place.

Les habitants se tournent surtout vers l'agriculture dans la mesure où les terres des environs sont particulièrement fertiles, mais à cette occupation agraire s'ajoutent aussi des services notamment des hôtels, un parc à bois, un bureau de poste, un poste de télégraphe, ainsi que des magasins généraux. Les soins médicaux, quant à eux, étaient assurés par le Dr. Jean-Baptiste Charlebois qui se déplaçait de domicile en domicile pour soulager les maux des uns et des autres, voyageant, dépendamment du temps, à pied ou à cheval. Ayant une lourde tâche, dès 1910, il travaille en collaboration avec le Dr. Gagnon.

D'ailleurs, Saint-Paul, comme nombre de paroisses de l'époque, n'échappe pas à l'épidémie de grippe de 1918 qui engendra de nombreux décès. Cette crise accentue le besoin urgent de construire un hôpital. Toutefois, il faudra attendre encore 10 ans pour que le projet se réalise. En 1930, l'Hôpital Sainte-Thérèse, qui existe encore, a une capacité de 60 lits.

Au tournant du XX^e siècle, nombre de villes et de villages devaient leur existence et jusqu'à un certain point leur survie, au chemin de fer. Pour les citoyens de Saint-Paul, le rail était une condition *sine qua non* au développement économique de leur communauté. En 1914, il est décidé qu'une nouvelle voie de chemin de fer serait construite au nord d'Edmonton, toutefois, un manque

de main-d'œuvre arrête la construction de la ligne à Spedden en 1919, à 48 kilomètres de Saint-Paul.

Conscients de l'importance du train pour le transport des marchandises, des animaux et des hommes, les habitants décident de terminer le dernier tronçon eux-mêmes. En 1920, le premier train entre en gare et Saint-Paul se dote de son premier chef de gare, J. A. Fortier, puis de son premier élévateur à grains.

Les élévateurs à grains, véritables icônes des prairies, ont dominé le paysage de l'Ouest pendant plus d'un siècle. En fait, l'élévateur à grains représentait la preuve de la viabilité économique d'une communauté et de la puissance agricole d'une région. Bâtiment strictement utilitaire, conçu pour recevoir, entreposer et expédier le grain en vrac, il était la première étape d'un processus de commercialisation qui consiste à transporter le grain depuis la ferme du producteur jusqu'aux marchés mondiaux.

Il permettait donc aux fermiers de faire quelques économies de temps et d'argent n'ayant pas à transporter la précieuse marchandise vers d'autres destinations, par exemple, Vegreville. La fermeture du dernier élévateur à grains à Saint-Paul, en 2002, marquera la fin d'une époque. En outre, le transport par camion supplante peu à peu le chemin de fer.

Aujourd'hui encore, l'agriculture est au centre des activités économiques de la ville de Saint-Paul, mais les fermes d'aujourd'hui ne ressemblent plus à celles d'antan, les petites fermes familiales ayant, pour ainsi dire, presque disparu pour laisser la place à de grosses exploitations agricoles. Saint-Paul continue d'offrir des services aux communautés avoisinantes du fait de la diversification des activités économiques de la région notamment dans le secteur pétrolier et gazier et celui de la construction.

On exploite aussi certaines ressources naturelles comme le sel, la tourbe, le bois et le gravier, assurant ainsi de nombreux emplois



Quelques pionniers en 1909 : Laudas Joly et Wilfrid Générioux (debout), Richard Beaduet et Edmond Mailloux (assis), ainsi que M. Rousseau devant.

aux membres de la communauté. Située dans la région des lacs, la communauté de Saint-Paul, toujours dans le souci de diversifier son économie, décide de développer son potentiel touristique en favorisant le développement de parcs pour le plaisir des vacanciers et des promeneurs.

En 1967, pour commémorer le centenaire de la Confédération canadienne, la communauté décide de se faire connaître par un projet original : une piste d'atterrissage pour des objets volants non identifiés (OVNI) est construite. Ce projet a poussé Saint-Paul dans les années 90 à se doter d'un centre touristique et d'une exposition sur les Ovnis. Sur la plaque de la piste est écrit : « République de Saint-Paul (Stargate Alpha) : Le terrain sur lequel a été édifée la plate-forme a été déclaré zone internationale par la ville de Saint-Paul, « comme symbole de notre foi en l'humanité pour qu'elle préserve l'univers de guerres et de conflits nationaux. Ce voyage dans l'espace sera sans danger pour tous les êtres intergalactiques. Tous les visiteurs de la Terre et d'ailleurs sont les bienvenus sur ce territoire et dans la ville de Saint-Paul. »

Réputée pour son multiculturalisme, la municipalité compte des citoyens provenant de plus de 17 pays à travers le monde. À la suite de l'adoption en 1982 de la Charte canadienne des droits et libertés, un petit groupe de parents

francophones se mobilise pour se doter d'une école française, l'École du Sommet qui ouvrira ses portes en septembre 1990. En novembre 1993 le gouvernement de l'Alberta remet aux francophones la gestion de leur système scolaire. Le Conseil scolaire du Centre-Est est créé. Il administre les écoles de Saint-Paul, Plamondon, Bonnyville et Cold Lake. Son siège social est à Saint-Paul.

La ténacité ainsi que le travail des pionniers de Saint-Paul ont permis à la ville et à la région de devenir au fil du temps un des fleurons de la francophonie albertaine. Toutefois, ce travail n'aurait pas été possible sans la vision initiale du père Albert Lacombe et l'héritage que les Métis ont laissé derrière eux.

Tous ont contribué, à leur manière, à faire de Saint-Paul la ville qu'elle est aujourd'hui.

Nathalie Kermaal
Professeure agrégée
Faculty of Native Studies/
Campus Saint-Jean
Université de l'Alberta

Sources :

Drouin, Émeric, *Joyau dans la plaine : Saint-Paul Alberta*, Edmonton : Collège Saint-Jean, 1968.

Hatt, Ken, *Destitution and Philanthropy: The St. Paul des Métis Colony*, Ottawa: Native Council of Canada, 1978.

Heritage Community Foundation, St-Vincent et St-Paul : *La mémoire de l'Alberta francophone*, Encyclopédie en ligne de l'Alberta, Edmonton. http://www.abheritage.ca/stvincent-stpaul/st_paul/index_fr.html

Hughes, Katherine, *Father Lacombe: The Black-Robe Voyageur*, Toronto, William Briggs, 1911.

Kermaal, Nathalie, "Métis et marginalité : Le cas de Saint-Paul-des-Métis", dans Carol Harvey et Alan MacDonelle (dir.), *La francophonie sur les marges*, CEFCO, Les Presses universitaires de Saint-Boniface, 1997, pp. 41 à 51.

Sawchuk, Joe and Patricia Sawchuk and Theresa Ferguson, *Métis Land Rights in Alberta: A Political History*, Edmonton: Métis Association of Alberta, 1981.

Stanley, George, *Alberta's Half-Breed Reserve: Saint-Paul-des-Métis 1896-1909*, Sackville: Mount Allison University, 1978.

L'ACFA tient à remercier le musée de Saint-Paul pour sa contribution au journal par l'entremise de photos. Le musée de Saint-Paul, c'est deux musées sous le même toit : le musée historique et le People's Museum, traitant d'agriculture. L'ouverture officielle annuelle a eu lieu le 21 juin, et les gardiens du musée seront disposés à vous accueillir tous les jours de l'été entre 10 h et 16 h. Pour information : 780-645-4800.



Canadiens français, en 1913.

AVANT LA FÊTE... des jeunes avec des idées plein la tête!

En 1989, une vingtaine de jeunes membres de Francophonie jeunesse de l'Alberta (FJA), concrétisait une idée toute simple, celle de rassembler des familles francophones, près d'un lac, pour une fin de semaine. De là est née la Fête franco-albertaine.

Nous avons demandé à Denise Lavallée et Pierre Bergeron, qui étaient de ce groupe, de nous révéler comment a germé l'idée de ce qui allait devenir une tradition.

Denise : Pierre, te souviens-tu d'où est venue l'idée? De ce que je me rappelle, c'est venu d'Edmond Laplante...

Pierre : Ce qui est arrivé, c'est qu'à la FJA, on faisait une activité qui s'appelait la Clac au lac. Les jeunes aimaient beaucoup. Ça leur permettait de rencontrer des jeunes d'autres régions et de créer des amitiés. Puis, à un moment donné, Marc Lamoureux a dit : on se connaît, mais nos parents eux, ne se connaissent pas et ce serait agréable qu'ils se rencontrent et que ça devienne plus familial! Puis, Edmond a parlé de cette expérience de camping au Nouveau-Brunswick, où chaque deux ou trois ans, des familles se rencontraient. De là est venue l'idée de faire un camping familial, un peu dans le format de Clac au lac parce qu'on aimait le camping et les activités aquatiques.

D : On a choisi le site de Skeleton Lake, près de Plamondon. On a fait de la publicité partout en province pour que les gens viennent. On avait prévu des ateliers, un peu comme pour Clac au lac, mais cette fois pour toute la famille. Notre spectacle du samedi soir, c'était la troupe de La Girandole qui est venue avec une troupe de l'Irlande avec qui elle avait fait un échange. On avait aussi les repas en commun...

Les repas, mais vous étiez combien?

D : On était presque 100 personnes en tout. Surtout grâce à la délégation Bergeron de la région Rivière-la-Paix! Je pense que tous les oncles, tantes et cousins de Pierre sont venus!

P : C'est ainsi qu'on faisait le recrutement, on disait aux gens : faites une invitation à votre famille puis on va tous se rencontrer là. Le marketing se faisait tout seul!

À ce moment, vous étiez tous les deux à FJA?

D : Pierre était employé permanent, moi j'étais employée d'été. J'ai coordonné le camping familial, c'était un de mes dossiers. Il y avait d'autres employés, comme Pierre Vincent, qui travaillait pour le projet de la murale pour la station Grandin, cet été-là. On avait Marcel Ouellet, Marc Lamoureux... Je pense que c'est vraiment une source de fierté pour les jeunes de dire que cette grande fête est partie d'une idée de jeunes!

P : Dans ce temps-là, on avait beaucoup d'initiative. On n'attendait pas une subvention pour faire quelque chose.

D : Puis le premier camping familial n'a pas coûté cher du tout.



Spectacle de La Girandole et une troupe de l'Irlande.



Colette Lavallée et Geneviève Goggin-Michaud, bénévoles de FJA, en 1989.

P : Comme tu dis, il y a La Girandole qui est venue, mais les autres soirs, c'était des boîtes à chanson, on encourageait les gens à monter sur scène.

D : Certains avaient apporté leur guitare.

P : On les encourageait à chanter, jouer de la guitare, dire une blague...

Plusieurs activités étaient prévues?

P : Planche à voile, canotage, kayak... Parce que dans ce temps-là, on pouvait tout avoir ça de l'université. On avait déjà tous les contacts parce qu'on le faisait déjà en juillet pour les jeunes. Alors, on avait juste à réserver pour deux fins de semaine. Mais la logistique était différente avec les familles. Comment accommoder les repas, par exemple. Le fait qu'on n'avait pas de budget, c'était encore plus difficile, il fallait être plus créatif. C'est là que Denise a fait des miracles avec peu de ressources!

D : Je me souviens juste d'avoir été à la recherche de Marc Lamoureux pour savoir si on pouvait commencer le barbecue! Je sais qu'on a fait au moins le repas du samedi soir...

P : Puis le brunch du dimanche.

D : Mais il me semble que c'était simple. Probablement des crêpes; c'était simple et ça ne coûtait pas cher. C'est tellement bon de manger à l'extérieur! Le samedi soir, je pense que c'était des hamburgers.

P : Ce n'était rien d'extravagant, mais c'était selon nos moyens.

D : Ça s'est si bien passé, les gens se sont tellement amusés que, dans mes souvenirs, c'est après ça que l'ACFA s'est intéressée à devenir partenaire.

P : FJA les avait approchés. Je pense qu'on s'était fait questionner par Patrimoine canadien: pourquoi faites-vous cela, ce n'est pas votre mandat? Alors, on a dit : pas de problème, on va aller voir l'ACFA et la Fédération des aînés franco-albertains. On a approché ces deux groupes, puis à trois, on a créé ce qu'on appelle aujourd'hui la Fête franco-albertaine.

Donc l'année suivante, c'était au lac Miquelon, on n'avait pas un gros terrain, c'était juste une superficie ronde, pour un groupe. Mais les

gens venaient, ça n'arrêtait pas, c'était rempli à craquer! Cela a fait fureur, et cela a simplement continué à partir de là. Au début, ce n'était pas compliqué, le but était juste d'essayer d'avoir un rassemblement d'autant de personnes que possible, axé sur la famille. Avec des activités pour tous les âges. C'est pour ça qu'on pensait aux lacs. Les premières années, c'était encore le format camping au lac...

Maintenant, c'est davantage un festival culturel. Ça s'est transformé : certains ont dit qu'on aurait un meilleur impact politique, communautaire et économique si c'était dans une municipalité, une ville. L'idée que la fête se déplace est aussi venue à ce moment, pour donner la chance à tout le monde de l'accueillir afin de valoriser le français dans leur communauté.

Vous connaissiez-vous avant ce premier camping?

P : On s'est connu à FJA. Moi, je venais de Saint-Paul et Denise d'Edmonton. C'est une phase marquante de notre vie parce qu'on faisait tellement d'activités, de politique, de lobbying communautaire et culturel avec FJA. C'était très intense, on était très occupé. Ce groupe de 20 personnes là, à peu près, le noyau, on est devenu des amis à vie!

D : Pour la majorité d'entre nous, c'est l'expérience de FJA qui a fait la différence dans le fait de pouvoir parler français.

P : Pour tout le monde dans ce groupe-là, nos enfants sont élevés en français aujourd'hui. Ça nous a marqués au point de dire : on est francophone et on va vivre en français ici!

D : Ça nous a tous donné un sens à la francophonie; c'est quelque chose de beaucoup plus large que ce qu'on vit dans nos communautés.

Entrevue réalisée par Mylène Briand



Atelier de tir à l'arc animé par Alfred Gratton.

La température et la Fête

Denise : « À la plupart des fêtes, on a eu du mauvais temps. Donc il y a eu des surnoms pour chacune des fêtes. À Plamondon, c'était « Plamond-eau », à Beaumont, c'était « Boue-mont », car il y avait de la boue... C'est devenu une tradition à la fête: il faut s'attendre à se faire mouiller! »



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

LE FRANCO

